



NICOLÁS MULLER

(1913-2000)

TRACES D'UN EXIL

22/11/2014 – 31/05/2015

HORS LES MURS
JEU
DE
PAUME



NICOLÁS MULLER (1913-2000) TRACES D'UN EXIL

Nicolás Muller (Orosháza, Hongrie, 1913-Andrín, Espagne, 2000) est l'une des grandes figures de la photographie sociale hongroise. D'origine juive, il fuit les régimes répressifs des pays européens à mesure qu'il les traverse – un destin d'expatrié qu'il partage avec plusieurs de ses compatriotes photographes comme Eva Besnyö, Brassai, Robert Capa, André Kertész ou Kati Horna. Ses images sont marquées par un style documentaire qui dévoile une grande sensibilité pour le monde ouvrier et les classes sociales défavorisées. Dès l'âge de vingt ans, alors qu'il est encore étudiant, il voyage à travers la Hongrie et photographie les conditions de vie des paysans et des travailleurs. Cette période demeure fondatrice pour Muller, qui participe tant au vaste mouvement de réveil social touchant l'Europe et les États-Unis qu'à l'essor de la presse illustrée. L'esthétique avant-gardiste – la « diagonalisation » des images et la prise de vue en plongée ou en contreplongée – fait partie de son carnet de voyage initiatique. « J'ai toujours cru que le photographe a un moyen unique pour refléter la réalité, et l'appareil doit avoir une sorte de fidélité notariale, avec en supplément une certaine visée esthétique. » Après son départ de Hongrie, Muller poursuit l'exploration de ces thèmes. Entre 1938 et 1939, installé en France, où il travaille pour différents organes de presse, et brièvement au Portugal, son intérêt se porte essentiellement sur l'univers ouvrier,

les scènes rurales ou urbaines et les démunis. C'est à Tanger, où il vit de 1939 à 1947, qu'il ouvre son premier studio et répond à d'importantes commandes. Il se détache quelque peu des sujets sociaux pour se tourner de plus en plus vers le photojournalisme, développer le portrait de studio et se confronter à l'architecture urbaine et aux paysages ruraux. Suite à son établissement à Madrid à la fin des années 1940, Muller collabore davantage avec l'édition que la presse, acquérant une plus grande notoriété. Il prend part activement à la vie de l'intelligentsia espagnole et réalise de nombreux portraits de ses amis et connaissances, écrivains et artistes. Réunissant pour la première fois en France plus d'une centaine de tirages modernes et de documents, cette exposition forme un récit de l'exil de Nicolás Muller. Le parcours révèle une œuvre qui, témoignant de l'engagement du photographe, a été indéniablement façonnée par les contextes politiques et sociaux auxquels il a été confronté tout au long de sa vie.

Hongrie, 1913-1938

Issu d'une famille d'origine bourgeoise, Muller reçoit son premier appareil photographique à l'âge de 13 ans. En 1931, en dépit du *numerus clausus* limitant l'accès des juifs à l'enseignement supérieur, en vigueur sous le régime de l'amiral Horthy, il parvient à entrer à l'université François-Joseph de Szeged par l'entremise de son père et entreprend des études de droit. C'est au cours d'un séjour à Vienne en 1933, où il assiste à la montée du fascisme, que Muller se forme au photoreportage au sein de



l'agence internationale Photo Service, dont le client principal, l'*Ostërrëichisch Woche*, est un organe officiel du gouvernement. Durant ses études, il se lie avec « Les Explorateurs de village », groupe de jeunes artistes et intellectuels antifascistes préoccupés par la situation sociale de la Hongrie, fondé en 1934. Parmi eux figurent l'écrivain Miklós Radnóti, l'artiste et graveur György Buday et l'ethnologue Gyula Ortutay. Ses images accompagnent les quelques publications ethnographiques et sociologiques du groupe, qui dénoncent l'appauvrissement des terres et des populations rurales de la nation – dont plus des deux tiers du territoire ont été amputés à l'issue de la Première Guerre mondiale.

Au sortir de l'université en 1935, Muller part travailler dans un cabinet d'avocat de Budapest. Parallèlement, les éditions Athenæum l'embauchent pour illustrer les travaux des « Explorateurs de villages ». Le premier ouvrage, de l'écrivain populiste Géza Féja, s'intitule *Viharsarok* [Le Pays des tempêtes]. Ce livre documente précisément la région où Muller a passé sa jeunesse. Suivent d'autres volumes illustrés par des photographies qu'il prend « dans la plaine hongroise en train, à pied ou à vélo. J'ai pu connaître de près la délicate problématique de ce pays féodal et répressif d'avant-guerre, note Muller. [...] Sous la dictature molle de Miklós Horthy, je cherchais la voix de la culture authentique dans les racines du peuple, la véritable identité des Hongrois. [...] J'ai appris que la photographie peut être une arme, un document authentique de la réalité. Au cours de ce voyage, je suis devenu une personne et un photographe engagé. »

France, 1938-1939

Suite à l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne en 1938, la Hongrie s'aligne sur la politique nazie. Le 30 avril, Muller quitte son pays pour la France avec l'intention de se vouer pleinement à une carrière de photographe. « À Paris, et pour la première fois de ma vie, j'ai empli mes poumons de ce vent de liberté que je ne connaissais pas », écrira-t-il. Peu à peu, il noue des relations avec les photographes du cercle des émigrés hongrois de la capitale, dont Brassai, Robert Capa, Lucien Hervé et André Kertész, mais également avec d'autres artistes, tels que Picasso et sa compagne de l'époque, Dora Maar. Il publie ses clichés dans plusieurs numéros de *Regards*, la revue du Parti communiste, et reçoit également des commandes de la part de la presse – *Marianne Magazine*, *Match*, *Paris Plaisirs*, *Plaisir de France* – et des éditions Hyperion.

Portugal, 1939

Au mois de septembre 1939, sollicité par *France Magazine* pour faire un reportage sur le Portugal, Muller s'y rend dans un train bondé, rempli de réfugiés de toutes origines. Grâce à cette commande, il peut fuir la guerre, même s'il n'a aucun plan pour la suite. Le reportage porte sur la dictature de Salazar mais il ne sera jamais réalisé. À son arrivée dans le pays, Muller s'installe à Lisbonne et rencontre la diaspora hongroise. Puis il voyage en train à Coimbra et à Porto où, raconte-t-il, « j'ai aimé le brouhaha du port, les couleurs... des femmes déchargeaient le sel



Aiguillage de la faux.
Hongrie, 1935

Tatouages. Bordeaux,
France, 1938

Danseuse. Larache,
Maroc, 1942

Fête du Mouloud I.
Tanger, Maroc, 1942

Marché de nattes de
paille. Tanger, Maroc,
1944

San Cristóbal de
Entreviñas, Zamora,
1957

et le charbon transportant les paniers sur leurs têtes, droites comme des cariatides. D'autres déchargeaient des ballots de morues alors que les hommes, vautreés ou assis au soleil, regardaient passer les nuages ou jouaient aux cartes ». De retour à Lisbonne, il est arrêté et incarcéré par la police du général Salazar avant de se voir refuser son visa et sommé de quitter le territoire sous quinzaine.

Maroc, 1939-1947

Muller parvient à obtenir un visa pour Tanger, ville cosmopolite au statut unique depuis l'accord conclu à la Conférence d'Algésiras, qui la place sous la gouvernance de plusieurs pays. La ville blanche dégage une atmosphère de liberté, de créativité et d'effervescence économique qui attire bon nombre d'Européens. La colonie juive est particulièrement influente dans la dynamique de la ville avec, d'une part, les familles d'origine séfarade et, de l'autre, les milliers de juifs qui, fuyant le nazisme, affluent des quatre coins de l'Europe centrale. Tout un pan d'humanité hétéroclite atterrit ainsi dans cette ville hospitalière. La diaspora hongroise est nombreuse et accueille Muller à bras ouverts. La cité le plonge dans un état créatif presque fébrile : « En 1939, Tanger était une ville internationale, relate le photographe, un îlot de bonheur dans un monde que la guerre avait rendu fou... Je n'en croyais pas mes yeux, j'avais une envie folle de déclencher l'appareil partout. » Il s'installe d'abord dans une garçonnière qui donne sur le détroit et le souk. Il y réalise les seuls nus artistiques de sa vie.

Le 14 juin 1940, Franco occupe Tanger. Soutenu par l'Allemagne, le gouvernement espagnol prend les rênes de la ville. La conjoncture politique sera déterminante dans l'avenir professionnel de Muller. Le Haut Commissariat d'Espagne au Maroc veut réaliser des reportages politiques ou sociaux sur les villes de « la zone espagnole » – Tétouan, Larache, Chefchaouen... Rapidement, les commandes abondent.

À la même époque, il poursuit la photographie de presse, notamment pour le journal *España* de Tanger.

En 1942, Muller présente sa première exposition, organisée par la délégation de l'Éducation et de la Culture de Tétouan. S'ensuivent des commandes de l'Institut d'études politiques de Madrid, dirigé par Fernando Castiella, qui lui achète plusieurs clichés pour la revue *África* et fait également appel à lui pour deux ouvrages sur le Protectorat publiés en 1944 : *Tánger por el Jalifa* [Le Califat de Tanger] et *Estampas marroquies* [Estampes marocaines].

Au milieu des années 1940, à côté de l'activité de son studio, Muller publie dans d'autres revues espagnoles et marocaines : *Mundo*, *Catolicismo*, *Tánger*, et dans les journaux : *Informaciones*, *Arriba* ou *ABC*, *Semana Fotos*, *Mauritania*, *L'Écho de Tanger* ou *Dépêche marocaine*. Il obtient aussi une commande au *Figaro* et entame une nouvelle collaboration avec le *National Geographic*. Sa période tangéroise comporte environ deux mille négatifs.



Carénage
du navire.
Canaries,
1964

Casares,
Malaga,
1967

Espagne, 1947-2000

Après sept ans passés à Tanger – qu'il qualifie d'« années les plus heureuses de [s]a vie » – et une longue période d'allées et venues entre le Maroc et l'Espagne, Muller s'établit définitivement à Madrid en 1948. Il expose ses photographies du Maroc et un catalogue est publié par la direction générale du Maroc et des Colonies de Madrid sous le titre *Marruecos visto por Nicolás Muller* [Le Maroc vu par Nicolás Muller]. Son studio madrilène se fait connaître. Il fréquente les écrivains, philosophes et poètes du légendaire Café Gijón et de la *Revista d'Occidente* – revue culturelle et littéraire internationale fondée en 1923 par José Ortega y Gasset – et tire ainsi le portrait de nombreux intellectuels et artistes locaux, comme les hommes de lettres Pío Baroja, Camilo José Cela, Eugeni d'Ors ou Ramón Pérez de Ayala, le pianiste Ataúlfo Argenta, ou encore le torero Manolete. Parallèlement, Muller poursuit ses reportages en travaillant pour la revue *Mundo Hispánico* de 1949 à 1953.

Durant les années 1950 se succèdent des expositions à Madrid, Cuenca, Barcelone, Ciudad Real et leurs catalogues qui diffusent largement son travail. Il commence à être reconnu pour son optique humaniste qui a renouvelé la photographie de reportage en Espagne.

Dans les années 1960, le tourisme participe à relancer l'économie espagnole. Les éditeurs découvrent le potentiel des guides de voyage et passent commande aux plus prestigieux photographes de l'époque, dont Muller fait partie.

Au cours de ses années de maturité, il adoucit la radicalité graphique du regard documentaire qu'il exhibait à ses débuts. Sa nouvelle tâche consiste à décrire un paysage et une architecture monumentale pour diffuser une image publicitaire. Le projet *Imagen de España* [Images d'Espagne] voit le jour en 1966. Six titres sur différentes régions espagnoles seront publiés par les éditions Clave à Madrid. La même année, l'exposition « España clara » [Espagne limpide] a lieu au Club Urbis, et s'accompagne de la publication d'un livre aux éditions Doncel, qui comporte un texte de l'écrivain espagnol Azorín et cent soixante-neuf photos de la péninsule sur vingt ans. Puis, en 1977, le ministère des Affaires étrangères lui commande six expositions afin de diffuser l'image de l'Espagne à l'étranger, qui circulent dans le pays et dans plusieurs villes du monde et font l'objet de publications : *Le Paysage d'Espagne*, *L'Architecture populaire espagnole*, *L'Art roman en Espagne*, *L'Architecture gothique en Espagne*, *L'Art arabe en Espagne* et *Séfarade : empreintes juives en Espagne*.

Nicolás Muller prend sa retraite à l'âge de 68 ans et se retire dans les Asturies jusqu'à son décès le 3 janvier 2000.

Toutes ses archives photographiques sont conservées au sein de la collection Ana Muller, fille du photographe qui fut aussi son assistante.

Texte librement adapté de Nicolás Muller. *Chefs-d'œuvre*, traduction française (téléchargeable gratuitement sur le site du Jeu de Paume) de Nicolás Muller. *Obras Maestras*, Madrid, La Fábrica, 2013.

RENDEZ-VOUS

■ **en continu, dans la tour du Château**

projection du documentaire *Nicolás Muller*.

Le Voyage nécessaire (2013, 21 min, production : La Fábrica, Madrid)

■ **samedi, 15 h**

visites commentées destinées aux visiteurs individuels, couplées le premier samedi du mois à 16 h 30 avec l'exposition du CCC – Centre de création contemporaine de Tours

■ **sur réservation**

visites commentées pour les groupes adultes, associations, scolaires et publics jeunes

PUBLICATION

■ *Nicolás Muller. Obras Maestras*, Madrid, La Fábrica, 2013, 257 pages, 65 € (version espagnole)

Textes de Chema Conesa, Nicolás Muller et Pilar Rubio Remiro

Traduction française *Nicolás Muller*.

Chefs-d'œuvre, téléchargeable gratuitement sur le site du Jeu de Paume

JEU DE PAUME 10 ANS DÉDIÉS À L'IMAGE

Retrouvez la programmation complète, les avantages du laissez-passer et toute l'actualité du Jeu de Paume sur :
www.jeudepaume.org
<http://lemagazine.jeudepaume.org>

Le Jeu de Paume est subventionné par le **ministère de la Culture et de la Communication**.



Il bénéficie du soutien de **NEUFLIZE VIE**, mécène principal.



Les Amis du Jeu de Paume soutiennent ses activités.

INFORMATIONS PRATIQUES

Château de Tours

25, avenue André-Malraux · 37000 Tours

+33 2 47 70 88 46

mardi-vendredi : 14 h-18 h

samedi-dimanche : 14 h 15-18 h

fermeture le lundi

expositions

■ accès libre

rendez-vous

■ accès libre

■ visites commentées pour les groupes : sur réservation (+33 2 47 70 88 46 / de@ville-tours.fr)

■ les visites sont assurées par des étudiants en master d'histoire de l'art dans le cadre de la formation à la médiation issue d'un partenariat entre l'université François-Rabelais, la Ville de Tours, le CCC – Centre de création contemporaine de Tours et le Jeu de Paume, organisé en lien avec la direction départementale des Services de l'Éducation nationale

Commissaire de l'exposition : Chema Conesa

Cette exposition a été organisée par le Jeu de Paume en collaboration avec la Ville de Tours et coproduite par la Comunidad de Madrid, Consejería de Empleo, Turismo y Cultura, Dirección General de Bellas Artes, del Libro y de Archivos, et La Fábrica.



En partenariat avec :



Couverture : *Maison de campagne, Madrid*, 1950
Toutes les images : © Nicolás Muller

Graphisme : Sandy Hattab et Élie Colistro
© Jeu de Paume, Paris, 2014